Jérôme Nodenot

La vie extraordinaire d'Adam Borvis

nouvelle



Date de publication : 21/07/2007

A (Un vingt-quatre décembre)

L'arrivée au chalet avait rempli les yeux d'Adam d'images féériques. L'habitation était perdue dans l'immensité enneigée de la montagne pyrénéenne, au bord du lac gelé de Payolle. Il était agréable de sentir la chaleur d'un bon feu de cheminée lorsque dehors les flocons glaçaient la vallée. Un vrai bonheur. Pendant la journée Zébulon et Marie se régalaient de voir Adam faire de la luge ou des bonhommes de neige. La grande spécialité du gamin était de sculpter des pères Noël dans la glace. Mais aujourd'hui, alors que cette veillée de réveillon aurait dû être l'apothéose du séjour, ce n'était pas la joie. Depuis plus de trois heures, Adam avait disparu. Juste après le déjeuner, il s'était engagé sur le sentier serpentant dans la montagne ; Zébulon et Marie, tout en se mettant à sa recherche sur le champ, ne s'étaient pas alarmés : le gamin avait six ans depuis un mois, il était grand, sans doute allait-il revenir très vite. Jusqu'à 15 heures ils l'avaient appelé sans cesse, Adam ! Adam !, mais aucune réponse ne leur était parvenue. Ils avaient alors contacté la gendarmerie de Campan qui s'était immédiatement mise à pied-d'oeuvre. Tout le monde commençait à se faire du souci, d'autant plus qu'un homme fou et sauvage, disait-on, hantait la montagne.

***

Adam marche toujours dans la montagne. Il veut aller encore plus haut ; il ne s'inquiète pas, la neige et les sapins ne lui font pas peur. Le paysage est plein de charme ; à 16h30 c'est déjà presque le soir, et il ne voit plus le soleil. Les seuls bruits qu'il entend proviennent du vent aidant la poudreuse à tomber de la cime des arbres, et du petit ruisseau dévalant la pente. Le ciel est bleu ; pas un bleu azuré, non, beaucoup plus foncé que cela ; pas bleu nuit non plus, disons entre les deux. Adam s'amuse à chercher les lapins blancs qui se dissimulent dans les quelques taillis ayant résisté à l'ensevelissement de la neige. Hélas ils ne se montrent jamais. Alors Adam continue de monter, encore et encore, toujours plus haut.

Soudain lui apparaît une chose surprenante. Une petite maison, à peine visible sous une enveloppe de neige ; d'ailleurs, se dit Adam, cela ne peut pas être une maison, il s'agit simplement d'une cabane construite dans du bois de sapin, à peine plus grande que l'abri de jardin de son père. Adam s'émerveille de la bonne odeur fraîche de résine émanant de cette singulière habitation. En s'approchant davantage, il découvre que quelqu'un doit vivre là puisque de la fumée s'échappe de la cheminée. « Allons frapper à cette porte », se dit-il.

Les aboiements d'un chien sont la première réponse au geste d'Adam.

« Tais-toi, Salinger ! »

La porte s'ouvre enfin. L'homme semble très âgé. Une longue barbe lui descend jusqu'à la poitrine. Par contre il n'a pas de cheveux, un gros bonnet de laine cache sa calvitie ; en fait, en regardant sa tête il semblerait que tous les poils poussent vers le bas, sur les joues et le menton plutôt que sur le crâne. Le vieillard porte des vêtements chauds très usagés, comme les trappeurs canadiens des illustrations de l'encyclopédie d'Adam.

« Bonjour monsieur, comment allez-vous ?

- Que fais-tu ici, petit garnement ?

- Je me promenais dans la montagne, et je vous ai trouvé. Vous habitez cette maison depuis longtemps ?

- Depuis très longtemps. Et depuis très longtemps aussi je ne supporte plus la compagnie des êtres humains. Alors va-t'en, tu ne devrais pas traîner ici par ce froid. »

Adam, toutefois, n'est pas effrayé par le vieil homme. A la grande surprise de ce dernier, il pénètre dans la maisonnette et en commence l'inspection. Quel dénument ! Une table, une cuisinière, une chaise, un lit, des toilettes, un foyer de cheminée, un frigidaire, un évier, une bibliothèque surchargée de livres, tel est le mobilier ornant l'unique pièce de ce lieu bizarroïde, comme surgi d'une autre époque. Sur l'âtre de la cheminée trône toute une panoplie de jouets sculptés dans le bois : des pendules, des lapins, des bonhommes, des chiens, des chats. Adam se croit un peu en voyant tous ces objets dans la tanière de Gepeto. Le vieux, pendant ce temps, ébahi de constater une telle audace chez un si petit garçon le laisse entrer et referme la porte derrière lui. Salinger, le chien yusky a déjà adopté Adam, il le suit partout en réclamant des caresses.

« Pourquoi tu vis ici tout seul ? demande Adam. Tu devrais aller dans une vraie maison, tu y serais beaucoup mieux, tu sais.

- Je préfère vivre dans la montagne, répond l'ermite. C'est plus beau que la ville, tu ne trouves pas ? »

Adam remarque que le vieux est devenu gentil et cela l'encourage à poursuivre la discussion.

« Mais ça te manque pas de ne pas avoir de copains ?

- Absolument pas, répond le vieillard. J'ai fui leur monde qui veut nous faire croire qu'il faut travailler beaucoup pour gagner beaucoup d'argent et se payer une

vie de luxe. Toutes les valeurs sont perverties. Mon luxe à moi c'est la tranquillité, la beauté, le temps de vivre ; d'aller à l'essentiel plutôt que de perdre mon énergie à bâtir des chateaux en papier.

- Mais ici, rétorque Adam, tu n'as presque rien pour t'amuser, tu dois t'ennuyer souvent !

- Pas du tout ! J'ai énormément d'occupations : je chasse des lapins, je pêche des truites, je descends dans la vallée pour vendre les jouets que je fabrique. J'exerce l'un des plus beaux métiers qui soient. Je suis un artisan méticuleux. Dans ton monde toutes les nécessités de la vie sont d'abord devenues synonymes de confort, ce qui était très bien, mais pour tomber ensuite dans le luxe et le superflu. Les hommes sont conditionnés à dépenser leur énergie à poursuivre des buts inutiles. On a fait exprès de leur inculquer des goûts sophistiqués pour leur donner des envies artificielles. Au fond, même dans votre système, nul besoin de posséder des milliers de sous pour avoir un toit au dessus de la tête, pour manger à sa faim ou même pour posséder cet ustensile bien utile que l'on appelle voiture. Simplement vous courez toujours après le luxe et vous avez l'impression que la vie est chère.

- Mon père, il a une BMW ! s'exclame Adam fier comme un pou.

- Eh bien, s'il avait acheté une voiture plus petite il aurait pu tout aussi bien se déplacer rapidement d'un point A à un point B, en dépensant moins d'argent. Comme il travaille beaucoup il s'est permis cette folie inutile.

- Mon père, il est chef d'entreprise !

- Il doit perdre énormément de temps au bureau, passer à côté d'une multitude de moments privilégiés avec toi, ta mère, ou bien tout simplement avec lui-même. Ton père risque d'avoir quelque regret quand il sera vieux.

Bon, assez discuté ! Puisque tu es là tu vas m'aider dans mon travail, tu veux bien ? »

Adam est heureux d'avoir rencontré un nouvel ami ; décidément, ce vieux bonhomme qui paraissait si méchant au début n'a pas tant de cruauté : l'air bourru qu'il se donne ne sert qu'à camoufler sa gentillesse.

« Bien sûr, quel travail ?

- Il va s'agir de couper un sapin, ce qui me permettra d'avoir du matériau pour continuer à sculpter mes jouets. Alors voilà : moi j'attaquerai l'arbre avec la hache tandis que toi, lorsque tu verras qu'il va tomber, tu le pousseras fortement dans le sens de la pente, vers le bas. Fais attention, c'est un travail dangereux.

- D'accord, j'ai bien compris ! fait Adam enthousiasmé. »

Tous deux sortent de la maison, précédés de Salinger. Le vieux désigne un arbre du doigt à Adam. « Ce sera celui-ci ! dit-il.» Puis ils montent jusqu'au pied du sapin. Le vieillard, après avoir enfilé de gros gants, se met à le couper de toutes ses forces et Adam rit beaucoup parce que la neige tombant de la cime lui glace le cou. C'est un peu le genre d'arbre qu'il aurait voulu décorer ; le père Noël lui donnerait sans doute un beau cadeau, s'il voyait un sapin si majestueux !

Sur ces réflexions, il voit que l'épicéa s'apprête à basculer. Alors il pousse de toutes ses forces et celui-ci fait un grand bruit en tombant.

« Hourra, crie Adam, on est les meilleurs !

- Tu as remarqué comment cet arbre avait poussé droit, avec un tronc ferme et rectiligne ? S'il était aussi beau, c'est parce que ses racines avaient l'épanouissement nécessaire ; la nature les nourrissait de manière saine et équilibrée. Comme le sapin possédait de bonnes racines, il a pu grandir avec robustesse et avoir de belles branches.

J'aime vivre parmi cette sérénité de la nature, elle me réinscrit dans le cercle du vivant. Le monde des hommes est bâti sur des racines trop superficielles, en existant au milieu d'eux je poussais tout de travers et je n'étais pas heureux. La vie des sapins ressemble à une route large et droite. Avant, j'avais le sentiment de marcher sur un fil, comme les funambules de mon enfance qui pouvaient chuter à tout instant ; alors, tout en ne perdant pas de vue mes racines, j'ai décidé de me créer ma propre façon de vivre, mon propre univers mental.

- Je comprends pas tout, dit Adam qui préfère s'amuser dans la neige avec Salinger. »

Soudain, on entend des cris provenant d'un peu plus bas dans la montagne. Ce sont les parents d'Adam et les gendarmes toujours à sa recherche. La nuit se fait de plus en plus menaçante.

- Va rejoindre tes parents, dit le vieux. S'ils te trouvent avec moi ils vont s'imaginer que je veux te faire du mal.

- Je voudrais rester avec toi, réplique Adam.

- Ce ne sera pas possible. Quand ils m'auront vu ils préfèreront t'amener avec eux, crois-moi.

- Je vais me cacher dans ta maison, propose Adam, et lorsqu'ils seront repartis je sortirai et je pourrai rester un peu avec toi.

- Tu me promets de rentrer chez toi demain matin ?

- Promis.

- Tu vas finir par m'attirer des ennuis. Va plutôt te cacher derrière un arbre, ils risquent de vouloir fouiller la maison. »

Adam, très amusé par le tour que prennent les événements, monte dans la montagne suivi de près par Salinger, jusqu'à ce que le vieux ne les voit plus. Zébulon,

Marie et les gendarmes frappent à la porte de chez l'ermite, qui leur ouvre après avoir repris son air méchant :

« Salut, vieux fou ! dit le gendarme en chef. N'aurais-tu pas vu passer un gosse dans les parages ? Il a six ans, il s'appelle Adam.

- Je n'ai pas vu d'être humain et ça ne me manque pas ; laissez-moi, retournez dans vos villes, la montagne est à moi ! Fichez le camp, à la fin !

- Monsieur, dit Marie, s'il vous plaît, nous sommes très inquiets pour notre enfant et la nuit est tombée. Promettez-moi que s'il venait à passer par ici vous prendriez soin de lui. Il fait horriblement froid.

- Je vous le promets, répond le vieux. Mais allez-vous en.

- Tu permets que l'on entre un peu dans ton trou à rats ? demande le gendarme. Par précaution.

- Ce n'est pas la peine, rétorque Marie qui a peut-être perçu le clin d'oeil que lui avait fait discrètement l'ermite. J'ai confiance en cet homme. (Zébulon regarde sa femme d'un air surpris.) Redescendons. »

Lorqu'il n'entend plus les voix, Adam retrouve la chaleur sereine du chalet. Il se sent tout de même un peu honteux envers ses parents, de leur faire tant de peine le soir de Noël. Mais enfin, se dit-il, je me sens tellement bien avec ce vieux bonhomme que pour une fois tant pis. Et puis il n'y pense plus, parce que le vieillard lui propose de préparer le repas. Il leur faut entretenir le feu de manière à fabriquer suffisament de braises. Le vieux sort de son petit frigidaire le lapin qu'il avait chassé dans l'après-midi, dépecé et nettoyé. Adam observe l'homme déposer soigneusement la viande sur le gril.

« Surveille pendant que je prépare le hors-d'oeuvre. Une bonne soupe avant tout, qu'est-ce que tu en dis ?

- Oh oui, génial ! Comment tu fais pour attraper les lapins ? Moi je n’arrive même pas à les voir.

- Il faut des pièges. »

Tous deux s’occupent du repas, l’un préparant une jardinière de légumes tandis que l’autre souffle sur les braises.

« Tu as remarqué, dit le vieux, comme la nourriture est plus appétissante quand on la prépare lentement ? Qui est-ce qui fait à manger dans ta famille ?

- Ma mère, bien sûr !

- Eh bien tu vois, si tu l’aidais un peu, ta maman, tu apprécierais davantage ce que tu manges. Faire la cuisine en famille, voilà un plaisir essentiel qui se perd dans ton monde. Les gens rentrent trop tard chez eux, ont trop de choses à faire pour avoir le temps de vivre ces petits moments d’éternité. »

Le lapin est cuit maintenant. Adam met la table, et ils s'assoient pour manger. Salinger n’est pas en reste, il dévore son écuelle. Puis, Adam ne tarde pas à avoir sommeil. Le vieux, un sourire plein de tendresse au coin des lèvres le transporte sur son lit, où Adam s’endort tout à fait. L’ermite reste près du feu, assis sur une chaise en fumant sa pipe, Salinger couché à ses pieds.

L’hiver, en montagne, il ne fait jamais complètement nuit. Toujours un peu de lumière est réfléchie par la neige, un peu comme si des projecteurs bleu-fluorescents éclairaient sous la glace, se renvoyant la clarté avec les étoiles.

Le lendemain, lorsque Adam se réveille, le vieux est absent. Un grand feu réconfortant brûle dans la cheminée. Les léchouilles de Salinger sur son visage complètent le

sentiment de bien-être qui l'envahit à l'instant du réveil. « Où est passé ton maître, Salinger ? ».

Adam se lève et jette un oeil par delà l'unique fenêtre éclairant la maison du vieillard. Le temps est vraiment superbe, en ce jour de Noël, et c'est un délice de se réveiller sous un soleil brillant et au seul bruit de la petite cascade et des oiseaux.

« Tout ça est bien joli, mais j'ai faim, moi. »

Il est juste prêt de s'inquiéter quand il voit le vieillard revenir, chargé d'un seau de lait, de pain et de beurre.

« J'apporte le petit déjeuner ! dit le vieil homme.

- Mais d'où sors-tu toutes ces provisions ?

- C'est une amie fermière qui me les a données ; mais ne le dit à personne, je tiens à ma réputation de bourru. »

Le lait vient d'être tiré. Adam se régale de toutes ces victuailles. Il pense qu'il est en train de prendre le meilleur petit déjeuner qu'il ait jamais pris. Il remarque les yeux éblouis du vieillard qui le regardent en silence.

Après qu'il soit rassasié, ils reprennent la conversation :

« C'est pas tout, dit le vieux, mais il va te falloir retourner chez toi, maintenant, tes parents doivent passer le plus horrible des Noëls. Je veux te montrer quelque chose.

- Quoi ? » demande Adam.

Le vieux se dirige vers la porte et sort dans la neige après s'être emmitoufflé dans son manteau. Adam essaie de voir par la fenêtre ce qu'il manigance. Ce dernier attrape un petit coffre près de l'empilement de bûches jouxtant la maisonnette. Adam découvre aussi le paysage qu'il n'a pu que deviner la veille, à cause de la tombée de la nuit ; de là, on semble pouvoir atteindre le ciel et dominer le monde entier. Puis, le vieillard revient.

« Qu’y a t-il dans ce coffre ? demande Adam tout excité.

- Mes dernières sculptures. Celle-ci est pour toi.

- Une fusée ! s’exclame Adam.

- Symbole de la vie. Tes parents, ton environnement familial et scolaire, l’endroit où tu vis en constituent les moteurs et l’ossature ; les gens qui te sont proches ont un rôle primordial, ce sont eux qui construisent cette fusée grâce à laquelle tu feras ta vie. Mais ne laisse personne ensuite la piloter à ta place. Tu lui feras prendre la trajectoire que tu veux. Chacun a sa propre galaxie à atteindre et tu seras le seul à savoir quelle est pour toi la meilleure. Bonne route, petit, et que les vents te portent. »

Adam, après avoir remercié le vieil homme et embrassé Salinger, cache le jouet sous son anorak et redescend dans la vallée.

B (Douze ans plus tard)

1

Chers parents,

Ne vous inquiétez pas à mon sujet. STOP. Deux autres courriers suivront dans les prochains jours. STOP. Le nom de mon nouveau pays y sera révélé sous la forme d'un message codé. STOP.

Je vous aime,
Adam.

- Voilà monsieur, vous en savez aussi peu que nous désormais, affirma Zébulon Borvis.

- Très bien. Je résume : votre fils unique a disparu depuis une semaine ; il devait aller au lycée ce jour-là mais il n'en a rien fait. Le lendemain matin la police s'est lancée à sa recherche ; apparemment les amis d'Adam n'étaient pas au courant de la fugue, le croyant malade certains ont même téléphoné pour prendre de ses nouvelles. Pourtant il y a trois jours vous avez reçu cette lettre de sa part (c'est bien son écriture vous me l'avez certifié), postée à Toulouse. Nous pouvons émettre deux hypothèses à partir de ce fait : ou bien Adam est encore à Toulouse et il veut vous faire croire qu'il est à l'étranger, ou bien il est vraiment à l'étranger et il se sert d'un

intermédiaire à Toulouse pour vous écrire. La police continue ses investigations ; jusqu'ici les interrogatoires des amis d'Adam n'ont rien donné ; aucun de ces derniers n'habite dans le centre ville, où la lettre a été postée.

- C'est exactement ça, monsieur Franklin. Alors, en tant que détective, peut-être pourrez-vous nous apporter des renseignements précieux sur notre fils ? Les policiers ne semblent pas trop se préoccuper de notre cas et je suis prêt à payer pour organiser une enquête parallèle. Adam est assez complexe, il est secret, difficile à cerner même pour ses parents. Tous ses camarades et nous-mêmes serons bien entendu disposés à coopérer.

- Peut-être votre fils a-t-il simplement fait une petite escapade, certains enfants ont tendance à fuguer.

- Hormis un petit incident à la montagne lorsqu'il était enfant, affirma Marie Borvis, c'est la première fois qu'il nous fait le coup.

- Adam a dix-huit ans, tout est envisageable puisqu'il n'avait plus besoin de votre autorisation pour aucune démarche ; avait-il beaucoup d'argent en poche ?

- Il a un compte avec une certaine provision, répondit Zébulon Borvis, suffisamment sans doute pour faire pas mal de choses. Mais la police n'a rien vérifié.

- Très bien. Pas moyen de limiter les recherches, donc. Je ne peux que procéder en interrogeant son entourage. Parlez-moi de cette fugue... Il avait six ans, c'est ça ?

- Oui. Il a passé la nuit chez un marginal. J'ai voulu porter plainte mais ma femme m'en a empêché ; cependant il n'avait fait aucun mal à Adam, alors je n'ai pas donné suite.

- Adam vous en a-t-il parlé lui-même ?

- Du tout, répondit Marie Borvis. Il nous a montré la fusée que le vieux lui avait fabriquée et puis rien de plus.

Tout ensuite est rentré dans l'ordre, il n'en a plus été question. Plus de peur que de mal. »

Les Borvis, me dis-je : un couple de bourgeois dépassés aujourd'hui par les événements. Terminée la routine pépère, à cause d'un fils qui a la bougeotte. Et pour moi ça n'allait pas être facile, parce que le garçon avait selon ses parents un peu d'argent à sa disposition, et certainement beaucoup d'idées en tête.

« Je vais essayer d'interroger ses amis, affirmai-je. Pas d'autre entame possible. Ces lettres qu'il doit vous envoyer, peut-être pourront-elles nous aider ? Contactez-moi dès que vous les aurez reçues.

- Bien entendu, dit Zébulon. Adam est très facétieux, vous savez. »

2

Frédérique, l'ancienne petite amie.

« Que faut-il que je vous dise sur Adam ? Vous savez que nous ne sommes plus ensemble depuis longtemps.

- Six mois, ce n'est pas si long. Plutôt que de vous demander des choses pointues sur sa personnalité, je préfère vous laisser parler en toute liberté ; racontez-moi votre histoire, si quelque chose en particulier vous avait frappé chez lui.

- Nous nous sommes rencontrés en boîte de nuit. Je me souviens très précisément de ce jour. Il dansait au milieu de la piste, ses yeux étaient noirs et pleins de vie, ses bras se mouvaient autour de sa taille avec sensualité. Je le trouvais superbe. C'est assez étonnant, il est pourtant petit, mais quel charisme !

- Vous le décrivez de façon très romantique.

- C'est ce que j'aimais chez lui : son romantisme. Je considérais que c'était rare, à notre époque. Vous me demandiez de vous parler de ce qui me frappait chez lui : eh bien, justement, son aversion pour la « culture latine ». Il considérait les latins comme des gens machistes et présomptueux. Il souhaitait avoir une relation avec une fille qui pourrait se sentir son égale. Cela m'évoque une discussion que l'on avait eue sur le langage employé à propos de la sexualité.

- Allez-y.

– Il m'avait demandé comment on appelle les hommes qui multiplient les conquêtes féminines : je

lui avais répondu un séducteur, un Don Juan, un homme à femmes, enfin je ne savais pas trop quoi lui dire. Ensuite il m'avait demandé comment on appelle les femmes qui multiplient les conquêtes masculines. Je me souviens d'avoir répondu sans hésitation une salope, une chienne, une putain !

– « Tu vois ! Tu vois ! s'était-il écrié en riant. C'est la culture latine : un homme qui fait ça c'est presque un type bien, alors qu'une femme qui fait ça elle est à tuer ». Pour lui les femmes doivent draguer et faire l'amour sans complexes comme les hommes ; il adorait les héroïnes d'Ibsen. Il avait ses propres valeurs, souvent rebelles à la bienseillance.

- J'ai presque le sentiment que vous êtes encore amoureuse de lui, je me trompe ?

- Je suis sûre d'avoir été sa seule aventure, jusqu'à aujourd'hui. Mais à la fin il m'a dit que j'étais conditionnée comme les autres, et il m'a quittée.

- Y a-t-il un pays dont il vous parlait souvent ?

- Non.

- Croyez-vous qu'il ait pu avoir été embrigadé dans une secte ?

- Adam a trop de caractère. C'est un idéaliste mais il sait ce qu'est une secte. Je ne suis sûre de rien mais je ne le pense pas. Il y a seulement deux choses à son propos dont je sois certaine : son anticonformisme et son tempérament.

- Une dernière question : n'est-ce pas vous l'intermédiaire par lequel Adam écrit à ses parents ? Répondez-moi franchement.

- Je vous assure que non.

J'avais confiance en Frédérique. Quelqu'un d'amoureux peut faire beaucoup pour l'être aimé. J'avais cependant ressenti chez elle de grands regrets quand elle

me parlait de lui. Mon avis était sans appel : ils ne se voyaient plus depuis leur séparation.

L'anticonformisme d'Adam pouvait être une piste. Je ne désespérais pas de reconstituer petit à petit l'idéal du jeune homme et d'en déduire, si possible, une civilisation qui aurait pu en concrétiser les fondements.

3

Bernard

- Adam et moi, commença Bernard, n'étions pas sur la même longueur d'onde.

- Voilà justement ce qui peut être intéressant pour moi. Parlez-moi de vos différends.

- Adam est incapable d'être heureux en ce monde. J'ignore où il peut être en ce moment. Je peux vous signaler par contre un pays qu'il n'aimait pas : la France. Et par extension toutes les nations « que l'on appelle riches », comme il disait. Il critiquait toujours tout.

- C'est ce qui vous déplaisait, chez lui ?

- Il radotait vraiment, avec ses opinions ; il était toujours en train de penser.

- Pourriez-vous préciser ?

- Je haïssais son arrogance. Il méprisait les gens. Il affimait que tout le monde ici-bas a besoin de reconnaissance ; or, la reconnaissance selon lui est basée sur l'argent, sans aucun rapport avec la sagesse. Les individus qui gagnent de l'argent ne sont pas les meilleurs des êtres humains : ce sont des escrocs et des grandes gueules. D'où l'échec de notre système.

- C'est une réflexion qui ne me semble pas stupide. Quelque part, un menuisier capable de fabriquer de beaux objets est plus méritant qu'un chef d'entreprise pistonné.

- Bien sûr ! Mais que voulez-vous que nous y fassions ? On n'y peut rien changer alors moi je dis qu'il faut s'amuser dans la vie. Suivre le troupeau.

- Peut-être Adam a-t-il trouvé son bonheur dans un autre pays.

- Je vous certifie qu'il est aujourd'hui dans une communauté débile. Je vous assure qu'il en est capable. Il était, hélas, prêt à tout pour changer de vie.

- Il existe peut-être dans le monde des contrées où l'argent a moins d'importance qu'ici.

- Ce n'est pas mon problème.

- Je crois (dis-je en me parlant à moi-même plutôt qu'à Bernard) que, si Adam est anticonformiste il n'est pas un révolutionnaire. Son ambition serait de trouver une meilleure vie ailleurs plutôt que de changer les choses dans son propre pays ; philosophie assez réaliste et sage, à condition toutefois que cet ailleurs existe tangiblement.

- Ce qui n'est pas sûr du tout, conclut Bernard.

- Vous n'êtes pas très coopératif ; me cacheriez-vous quelque chose ?

- Interrogez les vrais amis d'Adam, ils vous diront que je suis le dernier vers qui il se tournerait s'il avait besoin d'aide.

Une entrevue brève et tendue, me dis-je en sortant. Frédérique avait été plus gentille avec moi, et pourtant j'avais l'intuition, paradoxalement, que Bernard pouvait avoir un lien avec la fugue d'Adam. Intuition étrange mais tenace. A voir.

4

Chers parents,

Le problème est que je n'ai pas de vos nouvelles : j'espère que tout va bien à la maison. Je vous demande de continuer à ne pas vous faire de soucis pour moi ; cela sera parfait, disons, quand nous pourrons communiquer véritablement. Pour l'instant je ne souhaite pas vous dire où je suis, je vous connais et je sais que vous ne comprendriez pas ma situation, trop éloignée de celle que vous imaginiez pour moi. Je répète que vous me manquez. La notion d'habitudes est le principal apprentissage que m'a offert cette fabuleuse aventure ; j'ai compris le danger que représentent toutes ces choses qui ont fait mon quotidien depuis ma naissance. Notre existence est réglée par certaines manies et il s'avère très difficile d'en sortir, même si l'on sait qu'elle ne nous rend pas vraiment heureux. Les habitudes c'est quelque chose qui rassure, qui vous donne un sentiment de sécurité, et l'on si complait, même si l'on n'est pas fondamentalement soi-même. Je pourrais vous raconter l'histoire de cette Allemande que je connaissais, qui rêvait de venir vivre en France. Elle ne l'a pas fait, et elle ne le fera jamais, pour la simple raison qu'elle a en Allemagne sa famille et ses amis ; surtout un petit ami, qui lui n'aime pas la France. Elle sort avec lui depuis plus de quatre ans, elle ne l'aime plus vraiment, mais elle me disait un jour que « sans lui, elle ne sait pas comment elle ferait ». Elle aime son copain comme on est prisonnier d'une habitude. Qu'il est

difficile de se créer une identité ! Tellement simple d'imiter le troupeau, de faire comme tout le monde.

Je vous demande encore une fois de ne pas vous inquiéter. Vous recevrez la prochaine lettre dans un mois au maximum. Pour finir, je vous soumets cette phrase dans laquelle se cache en partie le nom de mon nouveau pays : « Allez les policiers, ho ! hisse ! encore un petit effort ! »

Je vous embrasse ,
Adam.

Cette lettre, que les Borvis venaient de recevoir, avait été postée à Toulouse. La police décida de laisser tomber les recherches officiellement : « Votre fils, ont indiqué les enquêteurs à Zébulon Borvis, vous a écrit à nouveau, vous reconnaissez son écriture et son style, il a en outre conservé sa malice dont vous nous aviez parlé, par conséquent il ne semble pas perturbé en ce moment et nous en concluons que des investigations supplémentaires sont inutiles ». Quant à moi, je jouais un peu ici le rôle de Sherlock Holmes face à l'incompétence de Scotland Yard et je n'avais pas le choix : je me devais de résoudre cette énigme. J'avais passé toute une soirée à démonter les mécanismes d'une phrase courte, simple, et ma perspicacité n'avait pas encore brillé ; cela dit, il devait falloir attendre la deuxième lettre pour y voir plus clair. Enfin, force était de constater, et c'est tant mieux, que l'espièglerie d'Adam rassurait tout le monde, qu'elle enlevait pas mal d'inquiétudes à Marie Borvis ; seul Zébulon ne décolérait pas, de se sentir sans doute incapable d'avoir la moindre emprise sur son fils et de ne pas maîtriser son destin. Sinon aucun doute : bientôt Adam

nous en apprendrait davantage sur son escapade et tout rentrerait dans l'ordre. Mais je ne l'entendais pas de cette oreille. J'avais ma fierté et je me promis d'être le premier à pouvoir dire aux Borvis : « Votre fils se trouve à tel endroit », avant même l'enfant prodigue. Inutile en revanche de perdre trop de temps à interroger ses amis (mis à part Bernard, les autres, tous les autres et il n'y en avait pas tant que ça, ne semblaient pas avoir été autorisés à pénétrer dans le jardin secret d'Adam ; comme quoi les ennemis sont parfois les plus proches, c'est bien connu). Le mieux bien sûr était de trouver l'illumination et de résoudre ce fichu message codé.

5

Ce matin-là, je fis encore l'effort d'aller chez les Borvis. C'est Marie qui m'ouvrit ; Zébulon se trouvait actuellement au bureau et j'en fus heureux car au fond de moi je souhaitais surtout m'entretenir avec la mère d'Adam.

« Vous savez, dit Marie Borvis, si Adam cache sa situation c'est surtout à cause de mon mari ; personnellement je n'espère que son bonheur, mais son père envisageait pour lui une existence réglée par un certain conformisme. Je suis sûre que bientôt il nous apprendra où il habite et Zébulon finira par accepter cette situation imprévue ; avant tout il aime son fils !

- N'avez-vous toujours pas une idée de l'endroit où il puisse être ?

- Hélas, aucune. Je sais, parce qu'il en parlait ouvertement, qu'il ressentait un malaise dans cette vie française, mais quant à la solution envisagée c'était le grand secret.

- Avait-il beaucoup d'amis étrangers ?

- Quelques-uns, peut-être d'autres que je ne connaissais pas. Mais ceux-là étaient des Allemands, des Italiens, tous de pays assez semblables à la France. Je suppose que le désir d'Adam était plutôt d'aller dans un endroit très différent.

- Croyez-vous qu'un simple sentiment de mal-être puisse expliquer un tel départ, cela parait invraisemblable ; il doit y avoir quelque chose en plus, non ?

- Sans doute que oui. Pour qu'il gagne son bonheur, il fallait qu'Adam fasse au moins une grande chose dans sa

vie. Il ne voulait pas se résigner comme font les autres ; selon lui il est possible de se construire une véritable individualité, vraiment originale. Il se faisait une idée précise de ce qu'il appelait son « équilibre identitaire » : un socle imitatif, que l'on pourrait résumer en parlant de « racines », que l'on doit concilier avec un véritable et égoïste épanouissement personnel, qui ne concerne que nous-même. Par exemple, lui s'amuse à écrire des histoires.

- Tiens donc, n'aurait-il pas par hasard parlé d'un pays dans ses manuscrits ?

- Je l'ignore, il ne les montrait à personne et il les a emportés avec lui. Je pense que lorsqu'il a compris en tout cas qu'il ne pourrait pas s'épanouir en France, il a férocement décidé de changer de vie. Car après tout, changer de

vie, n'est-ce pas déjà une grande chose ? Au fond, il avait une soif de reconnaissance qu'il n'aurait pu assouvir dans notre pays ; il a donc pris ce dernier en aversion et a décidé que la solution serait de tout quitter, dans un grand élan.

- Il semblait avoir quand même une perception très lucide de notre société ; généralement, les gens qui ressentent de la haine pour quelque chose en sont aveuglés, à tel point qu'ils perdent toute objectivité. Non, je crois plutôt, simplement, que ce pays ne lui convenait pas, et qu'il s'est senti capable de vivre ailleurs.Vous m'en voyez convaincu !

- Je n'en doute pas.

- Adam, demandai-je encore, aimait-il l'école, accumuler des connaissances ?

- Il aimait beaucoup apprendre mais il détestait par contre le fait d'être noté, jugé. « Même les enseignements

les plus nobles, critiquait-il, doivent ici-bas devenir prétexte à compétition, c’est scandaleux ! »

Je préférai ensuite abréger l’entretien, je sentais mon interlocutrice au bord des larmes à l’évocation de ces souvenirs scolaires.

Je devinais encore, me semblait-il, deux traits de caractère chez Adam : indépendance, et acceptation de la solitude ; le courage de changer de vie découlant en partie de ces deux éléments. En prenant comme ingrédients Anticonformisme + Indépendance + Solitude, la recette donne obligatoirement quelqu’un de marginal ; mais c’est finalement la clef de la réussite, puisque c’est l’unique solution qui permette de prendre ses distances par rapport à une culture et d’aller au-delà pour devenir complètement soi-même.

6

Chers parents,

Le plus grand écrivain de mon nouveau pays a écrit un jour : celui qui ne vit pas en poésie ne peut survivre ici-bas. *Cela semble a priori impensable pour un Français, mais cette idée vient naturellement à l'esprit de mes nouveaux compatriotes ; la poésie est tout ce qui manque dans vos civilisations. Chez moi le confort matériel est assuré mais nous savons, parce que notre culture nous le rappelle chaque jour, que le bonheur ne vient pas du fait de toujours consommer davantage. La beauté de la vie trouve son origine dans tout le reste : une manière de considérer le monde. Un jour, vous viendrez me voir et vous vous rendrez compte par vous-mêmes. Ne vous inquiétez pas pour moi, je vous embrasse ,*

Adam.

PS : Voici la deuxième phrase : « Les policiers sont beaucoup trop lends, ils ne me trouveront jamais ! »

Ce que je retenai en particulier de cette lettre, c'était une énorme faute d'orthographe : *lends* ! Tellement énorme que je compris qu'elle avait été commise délibérément. Adam avait envoyé trois lettres à ses parents depuis le début de cette histoire, parfaitement correctes ; pourquoi aurait-il écrit une telle aberration ? Parce que c'était un indice, bien sûr !

Intuitivement, je décidai de compter le nombre de mots de cette phrase et j'en trouvai onze, *lends* étant le sixième, autrement dit celui du milieu. Je repris la première phrase, « Allez les policiers, ho ! hisse ! encore un petit effort ! » , et je comptai les mots : neuf. Je constatai que celui du milieu, c'est-à-dire le cinquième, était *hisse*. Si l'on assemblait les deux mots, cela donnait *hisselends*, et je pensai alors avec stupeur que le pays d'Adam devait être Iceland, « terre de glace », ce qui en anglais signifie « Islande ». Et cette seule évocation, *Islande*, me dérangea d'un certain côté, parce que je ne m'y attendais pas (bien qu'avec Adam il ne fallait pas s'attendre à Tahiti ou autres Caraïbes), mais en même temps m'attirait, je n'aurais su dire pourquoi (peut-être en soi la simple sonorité du mot).

***

Les choses en restèrent là ; Zébulon et Marie Borvis furent rassurés de savoir leur fils en sécurité, même s'ils eurent du mal à comprendre sa décision. J'avais fait mon travail.

Six années passèrent, durant lesquelles cette affaire se confondit au bout du compte dans mon esprit avec tant d'autres. Jusqu'au jour où, rentrant tard chez moi, je regardai par hasard une émission littéraire présentant l'interview exclusive d'un écrivain français très prometteur vivant en Islande. La surprise, l'éblouissement que je ressentis en reconnaissant Adam à l'écran me décida à le rencontrer. Je fis les démarches nécessaires en précisant les liens que j'avais pu avoir avec lui six ans

auparavant ; finalement il me répondit, et accepta que je lui rende visite.

« Bienvenue en Islande, monsieur le détective ! dit-il avec enthousiasme.

- Ce petit pays insulaire est une vraie merveille, répondis-je. Le climat y est tout de même un peu particulier. »

Adam m'accueillait dans sa maison à Reykjavik, la capitale. Habitation au toit coloré de bleu et c'est ce qui me frappa en arrivant en Islande : toutes ces toitures multicolores, comme si l'on entrait brusquement dans un dessin animé.

« Ce pays, m'expliqua Adam, n'a pas de patrimoine culturel en dehors de ses fameuses sagas. Tous les Islandais vous diront très sérieusement qu'ils sont les descendants de tel ou tel héros de l'une d'entre elles. Leur seul ancrage identitaire est littéraire. Les femmes y sont des elfes. J'ai eu d'ailleurs la chance d'en épouser une moi-même. »

Salka était en effet d'une splendeur toute scandinave, aux cheveux presque blancs à force d'être blonds, avec des yeux bleu pâle et une poitrine plutôt généreuse.

« Comment vous êtes-vous adapté pour la langue ?

- Tout le monde ici parle l'anglais. J'ai commencé à travailler comme traducteur. Aujourd'hui, j'ai la chance inouie de gagner ma vie en écrivant. Nous avons aussi un petit garçon, Jon, qui a trois mois. Je n'ai pas de regrets. Ici les valeurs me correspondent, on voit des ingénieurs se faire fermiers pour se rapprocher de la terre. Les hommes savent utiliser le temps pour eux-mêmes, tout en ayant une bonne qualité de vie. Saviez-vous que l'Islande est la première démocratie à avoir élu une femme présidente de la République ? Et puis j'y ai mon petit cocon, fait de poésie, de chaleur humaine. J'ai toujours aimé me

recroqueviller sur un univers mental très personnel. C’est égoïste mais il n’y a rien d’autre à faire. Le monde autour est trop agressif.

- Comptez-vous donc y passer votre vie entière ?

- Dans un an ou deux, lorsque je m’en sentirai le courage, je rentrerai à Toulouse avec ma famille, puisque nous avons gagné suffisamment d’argent pour y habiter sans contrainte. J’ai été enraciné dans cette identité occitane dont j’ai parfois la nostalgie, pour la gastronomie, le climat et autres éléments. Et puis Salka, à son tour, rêve de connaître la France. Mais jamais je n’oublierai combien ce pays a été formateur pour moi. C’est ici que je me suis construit.

- Vous ne regrettez donc pas votre escapade d'il y a six ans.

- C’est grâce à elle que j’ai pu devenir écrivain », répondit Adam avec assurance.

C (Dix-neuf ans plus tard)

Dans un coin perdu du Québec, enplein hiver. La nuit était froide et grise. La pleine lune éclairait, même à l'intérieur de la forêt. Jérôme et Alexandre, frigorifiés sous leur parka, se rendaient invisibles derrière des fougères pour ne pas être découverts. Ils voyaient distinctement *Le Cocon,* cette petite maison qui s'avérait constituer l'aboutissement de leur quête ; enfin ils allaient pouvoir répondre à la question qui les tourmentait depuis cinq ans. Comment ils trouvèrent *Le Cocon*, cela ne vaut pas d'être raconté. Par contre je me dois, dans la mesure où je n'ai pas commencé cette histoire dans l'ordre, d'évoquer ici ce qui s'était passé cinq années auparavant.

Les deux héros de cette histoire sont écrivains à leurs heures, et à l'époque ils étudiaient la littérature dans la même université, à Toulouse. Leur amitié s'expliquait facilement, elle s'était établie autour d'un point précis : l'admiration d'un même romancier. Adam Borvis avait alors quarante-trois ans, et les critiques le considéraient depuis longtemps déjà comme l'un des auteurs les plus brillants de sa génération. Souvent les jeunes écrivains trouvent leurs modèles parmi les maîtres classiques, mais Jérôme et Alexandre, dans leurs écrits, imitaient délibérément Borvis. Un jour, ils apprirent que ce dernier allait quitter la France pour s'exiler au Canada en pleine solitude, en un lieu qu'il tenait à ne pas révéler. Comme Jérôme et Alexandre souhaitaient le rencontrer avant son départ, ils s'étaient précipités chez lui, à Toulouse, afin de lui demander entre autre des explications sur sa rupture

avec l'Europe. Borvis les avait reçus. Passée la timidité qui avait cloué sur place les deux étudiants dans un premier temps, ils s'étaient détendus et avaient pu discuter librement : la gentillesse du maître les avait encouragés.

« Que recherchez-vous, demanda Alexandre, en vous isolant de la sorte ?

- J'ai compris enfin, répondit Adam Borvis, que l'on ne peut pas être absolument soi-même en vivant au milieu des autres. Une question me tarabuste depuis toujours : comment devient-on soi-même, sincèrement ? Ou, dit d'une autre manière, comment écrire, pour un écrivain, l'oeuvre la plus personnelle qui soit ?J'ai travaillé auparavant sur les rapports entre les hommes et j'en ai conclu que ces derniers ne font que s'imiter les uns les autres, et qu'ils ne s'individualisent pas. Nous ne faisons que copier les gestes, le langage ou même les idées des gens qui nous entourent et nous ne faisons rien d'original ; considéré sous un certain angle, nous ne sommes que des singes améliorés. J'espère en m'exilant faire table rase de tout ce qui m'a influencé, et que je parviendrai à être enfin moi-même.

- Comment cela sera-t-il possible en pratique ? demanda Jérôme.

- Eh bien, j'ai acheté une maisonnette perdue dans une forêt québecquoise, que j'appellerai « Le Cocon ». Ensuite, j'ai la chance de posséder les moyens financiers nécessaires pour n'avoir pas à travailler. Je prendrai tout ce qui m'est indispensable pour ne plus avoir à sortir de mon refuge, et un traiteur, que je paye grassement, m'apportera quotidiennement mes repas, qu'il laissera à heure dite devant ma porte. Enfin je n'ai aucune obligation familiale : ma femme s'est préparée à cette

expérience et m'a permis de la tenter ; mon fils est majeur et indépendant.

- Votre épouse est incroyable, d'accepter que vous vous sépariez pendant si longtemps !

- Elle n'est pas incroyable, jeune homme. Elle est islandaise.

- Vous avez parlé des hommes, ajouta Jérôme. Souhaitez-vous de la même façon vous exiler des livres ?

- C'est exact.

- Ainsi, dit Alexandre incrédule, vous souhaitez vous éloigner de votre culture, de votre ville, de tout ce qui compte pour vous.

- Absolument. Selon moi beaucoup d'écrivains n'ont pas été sincères du fait de vivre en société. Par exemple, le problème des écoles littéraires m'a toujours intrigué et il est selon moi très révélateur : beaucoup de romantiques et de surréalistes ne furent peut-être pas des auteurs sincères. C'est très suspect : comment est-ce possible que dans la première moitié du XIXème siècle, tous les grands poètes furent des romantiques, quelle coïncidence extraordinaire, n'est-ce pas ? Cela est bien étrange. Je suis persuadé que beaucoup d'entre eux n'ont fait qu'imiter les autres, se sont laissés influencer et n'ont pas été eux-mêmes. Peut-être ont-ils utilisé leurs capacités sur des sujets qui n'étaient pas les leurs. En tous les cas voilà ce que j'attends de cette expérience : voir si le fait de m'éloigner de tout ce qui a pu m'influencer me permettra de me trouver vraiment. »

Jérôme et Alexandre, cinq ans après, étaient maintenant tous les deux devenus professeurs ; chacun de son côté était marié, avait des enfants, mais jamais ils n'oublièrent Borvis, à tel point qu'aujourd'hui ils se trouvaient devant sa cabane perdue dans les bois.

Alexandre se souvint de son sentiment d'incrédulité après cette entrevue : comment leur maître avait-il pu tomber dans ce projet absurde ? Il ne doutait pas quant au terme de cet isolement. Alexandre savait que Borvis, qui n'était pas fou, devait connaître les limites de ses intentions. Il en avait d'ailleurs conclu que l'écrivain souhaitait simplement tenter une expérience métaphysique qui se résumait en une interrogation : que sommes-nous sans les autres ? Certains avaient déjà répondu par le nihilisme, mais il était intéressant de voir quelle conclusion un homme comme Borvis tirerait d'un si long discours avec lui-même : se trouverait-il vraiment, parviendrait-il à écrire ce livre qui lui tenait tant à coeur ? C'était la question qu'Alexandre se posait depuis cinq ans, et à laquelle il était près de répondre.

Le jour se levait lentement sur la campagne, rosâtre et moutonneux, s'accordant avec le sentiment de poésie qui le submergeait à cet instant. Alexandre ne savait pas si Jérôme le partageait car ce dernier se taisait. Tous deux regardaient toujours vers *Le Cocon*. La situation évoquait à Alexandre ces journalistes qui, cachés derrière un arbre dans la petite cité de Cornish, essayaient de percer le mystère de Salinger, cet écrivain solitaire qui se dérobait sans cesse à leur regard. Pourquoi Jérôme et lui n'allaient-ils pas directement frapper à la porte de Borvis ? La crainte de déranger, sans doute, ou encore d'outrepasser les règles fixées par l'écrivain. L'excitation avait cependant pris le dessus.

Enfin, à neuf heures, l'une des deux fenêtres du *Cocon* s'ouvrit, puis l'autre : Adam Borvis se levait. Ils l'aperçurent et Alexandre remarqua qu'il avait un peu vieilli mais qu'il semblait en bonne santé. Il le reconnut, malgré la barbe qui lui recouvrait le visage. Alexandre

regarda Jérôme d'un oeil encourageant : « Allons-y ». Ils quittèrent leur cachette et s'avancèrent vers le maître.

A leur grande surprise, Borvis les reconnut. Il les salua d'une chaleureuse poignée de main.

« Comme vous le voyez, mes amis, dit-il d'une voix un peu chevrotante mais qui n'avait pas changé, je n'ai rien oublié. »

Jérôme et Alexandre restèrent interdits : devant eux c'était un homme qui semblait poursuivre simplement l'entrevue de Toulouse.

« Avez-vous, murmura Jérôme incrédule, au moins appris quelque chose ?

- J'ai tout appris ! répondit le maître avec emphase. Mais entrez donc, je vais vous expliquer. Vous devez mourir de froid ! »

Ils pénétrèrent dans *Le Cocon,* et là encore Alexandre fut surpris : alors que son maître devait oublier tous les livres, une grande bibliothèque encombrait la seule pièce qui constituait cette cabane ; *Le Cocon* ETAIT une bibliothèque, en somme.

Ils s'installèrent autour d'une table près de la cheminée (il y avait là quatre chaises), tous burent de la bière et Borvis, après avoir allumé une cigarette, commença :

« Avant cette expérience, j'avais compris que la présence des autres nous empêche d'être totalement nous-même ; aujourd'hui j'ai la confirmation, beaucoup l'avaient dit avant moi, que sans les autres nous ne sommes rien. Voilà qui est très désespérant : parmi les autres nous ne sommes pas nous-même et sans les autres nous ne sommes rien ; partant de ce principe, comment se définir, ou en ce qui vous concerne, comment se trouver en tant qu'écrivain ?

- La question qui tue, fit Alexandre.

- Eh bien, répondit Borvis, cette expérience m’a permis de confirmer cette dialectique inéluctable de la littérature : il faut commencer par subir l’influence des maîtres, puisque rien n’est inné, puis s'en débarrasser pour aller plus loin, ou différemment ; et s'identifier à cette différence dont vous êtes à l’origine. Les écrivains, de tout temps, ont procédé de la sorte, soit en s’inspirant, soit en s’opposant à des modèles. Me voilà ici plus près de Montaigne que des Romantiques, n’est-ce pas ?

- Peut-être, demanda Alexandre, cela change-t-il votre opinion sur les écoles littéraires ?

- J’y vois même aujourd’hui une application de ma pensée. Un homme qui était attiré par la poésie dans la période suivant la Grande Guerre pouvait adhérer au surréalisme pour y apporter sa contribution ; certains y ont briller, comme Paul Eluard, d’autres ont évolué ensuite différemment, comme René Char, mais il est incontestable que la plupart d’entre les poètes ont pris appui sur ce mouvement ; et peut-être ces mêmes poètes, dans la première moitié du XIXème siècle, auraient-ils été des Romantiques. Mais le plus important n’est pas là. Le plus important, simplement, sans faire de la grande philosophie, c’est que la solitude m’a permis de comprendre que l’on ne peut se construire qu’en dehors de soi-même : le puzzle de notre identité est fait de pièces extérieures à nous. On peut se construire à travers une femme, un appartement ou une maison, des amis, des enfants, du travail bien fait, une collection de timbres-poste, une équipe de football, un livre que l’on a écrit, un tableau que l’on a peint, un mode de vie, un univers un peu spécial, etc. Toujours des éléments qui nous sont intrinsèquement étrangers et que l’on fait nôtres. Désormais je sais qui je suis, les pièces de mon puzzle sont à leur place. D’abord, j’appartiens à cette culture

occitane qui est aussi la vôtre ; ce sont définitivement mes racines, même si je ne les ai pas choisies. Ensuite, j'ai besoin comme la plupart d'une stabilité affective ; c'est à mon sens le socle du bonheur, et bien malin celui qui peut s'en passer. Enfin, d'une passion : ce petit épanouissement personnel qui teinte mon existence de mille couleurs. Le bonheur ne vient pas de lui-même, il faut se le construire par petites touches, après maints tatônnements.

- Et vous avez tenu cinq ans sans voir vos proches ? demanda Alexandre.

- Non, bien sûr ; au bout de deux mois déjà, j'ai eu à nouveau des contacts avec eux. J'ai aussi rencontré de nouveaux amis, ici, des bûcherons pour la plupart, des gens simples et vrais.

- Mais alors, pourquoi avoir continué ?

- Pour aller au fond de moi-même, et, le plus important, je me suis rapproché du degré zéro de l'homme sociologique. Je ne l'ai pas atteint, parce que j'ai une vie, mais j'ai réussi à le ressentir, je dirais presque physiologiquement.

- Avez-vous pu écrire ce livre dont vous rêviez ?

- Non. Mais lorsque vous touchez à ce degré zéro, c'est une expérience métaphysique redoutable, inouïe, un vertige qui vous attire vers un précipice. Imaginez ce que peut ressentir un clochard. Tous les clochards sont des premiers hommes, au sens biblique, comme Adam. J'ai rédigé une sorte de carnet de route imaginaire, un conte poétique, sans penser à faire un texte littéraire, en toute spontanéité. Quand vous êtes près de tomber dans le vide, vos pensées vont à l'essentiel et touchent à l'universel. Si vous le souhaitez, je vous en transmettrai un exemplaire à tous les deux. Mais je ne le publierai pas, évidemment ; les critiques n'y comprendraient rien, c'est un livre étrange, naïf, sans grand intérêt pour la grande majorité des

lecteurs. Cela n'a plus d'importance. Je ne ressens plus le besoin d'écrire.

- Vous plaisantez ! s'exclama Alexandre.

- J'ai obtenu au Canada le résultat inverse de celui que j'escomptais : j'étais venu pour écrire le livre de ma vie, et au bout du compte j'ai aujourd'hui l'impression que je n'écrirai plus jamais rien.

- Mais que s'est-il passé ? demanda Jérôme incrédule.

- C'est très étrange, je le reconnais. Je ne me l'explique pas. C'est un fait.

- Allez-vous bientôt rentrer en France ?

- Je vais repartir dans quelques mois en Islande, où mon épouse s'est réinstallée depuis notre « séparation ». Le temps de fuir une dernière fois à l'intérieur de ma tête, pour voir si j'y ai bien tout exploré, et je mets un point final à ma thébaïde.

- Thébaïde ? Vous, l'écrivain iconoclaste, vous employez un terme religieux ?

- Si vous deviez ne retenir qu'une chose de notre entrevue, messieurs, retenez ceci : à partir du moment où l'on prend une plume pour noicir du papier, on n'est jamais très loin de Dieu. Tel est l'essentiel de ce que j'aurais appris au Canada. »

***

Adam Borvis tint parole. Il n'a plus beaucoup écrit après son retour en Europe. Des articles de journaux, ici-et-là, le signalèrent au fil des années suivantes en Islande, en France, mais aussi en Afrique ou même en Russie, toujours aux côtés de la fidèle Salka. Alexandre et Jérôme reçurent chacun, assez vite après l'entrevue au Canada, un

exemplaire du journal (sans titre, et imaginaire) qu'avait tenu leur maître durant son séjour dans *Le Cocon*. Un petit livre, assez faible en effet (selon les prévisions de Borvis) : une improbable rencontre entre Jacques Prévert et la poésie mystique. Alexandre conserva son exemplaire comme une relique dans un tiroir. Il perdit de vue Jérôme, comme cela arrive quelquefois aux amis de longue date. Ni l'un ni l'autre ne devint un écrivain connu. Et puis un jour, Alexandre apprit la mort d'Adam Borvis au journal de 20 heures, survenue à l'âge de 72 ans après qu'il eût réglé méticuleusement tous les détails de ses obsèques et mis à jour les affaires courantes de sa vie trépidante. Le grand écrivain fut inhumé en Islande, au bord de la mer. Un vieux jouet en bois, représentant une fusée, fut déposé dans son cercueil. Salka lui survécut un an, emportant avec elle un grand trésor : sans doute avait-elle été la seule personne à vraiment comprendre Adam Borvis.

Annexe

D (Exil imaginaire : « Le premier homme »)

PRESENTATION

Il a un visage pas très beau
Il a une démarche à la Charlot
Il a des vêtements à la Gavroche
Il a un âge qu'il fait beaucoup plus
Il a des yeux très Lawrence d'Arabie
Il boit façon Baudelaire
C'est-à-dire beaucoup
Il mange façon Tiers-Monde
c'est-à-dire peu
Il pleure quelquefois
Il ne rit jamais
Il dort pas sous un toit.
Mais :
Il est instruit comme un énarque
Intelligent plus qu'un énarque
Faussé beaucoup moins qu'un énarque
Riche beaucoup moins qu'un énarque
Mais clairvoyant plus qu'un énarque
Et c'est en regardant un peu
Sa vie, en lisant ses aveux,
Que nous apprendrons un peu mieux
Ce qui nous rendra plus heureux
Car en étant exclu (même si c'est dur)
Il voit les choses mieux que nous.
Il s'appelle Adam. Comme le premier homme.

LE TABLEAU

Un jour que je fouillais dans les poubelles (cela m'arrive quelquefois), j'y ai trouvé toute la panoplie d'un artiste-peintre : pinceaux, chevalet, tubes de peinture à moitié pleins, toiles, etc. L'artiste avait dû avoir une sacrée déception pour jeter toute sa matière première comme cela. Et comme, en fouillant tout au fond de la poubelle, j'y trouvai un peu de son talent, je décidai illico de commencer, en pleine rue, une toile. Je caressais l'espoir de créer quelque chose de très réel, de très terre à terre. J'en ai bavé des ronds de chapeau mais au bout du compte j'étais plutôt heureux, parce que le résultat me satisfaisait et j'avais pris un grand plaisir à peindre. Je contemplai mon tableau qu'effectivement je trouvais très réaliste ; je voudrais vous le décrire :

- Au centre, un homme avec une tête de renard, des lunettes et qui tient une fourche de diable.
- En bas :

  * Un homme avec une tête de fourmi et qui regarde nerveusement sa montre.
  * Une femme avec une tête de fée et qui pleure.
  * Un homme avec une tête de chien triste, assis sur le trottoir.

- En haut à droite : un homme barbu avec un air ahuri et qui se gratte la tête.

Je décidai immédiatement de demander à des passants s'ils comprenaient mon oeuvre très terre à terre, et je fus très surpris et déçu du dénouement.

D'abord, un homme d'affaires m'a répondu qu'il se foutait de ma toile et qu'il n'avait pas le temps, ça m'a rendu très triste.

Ensuite, c'est un curé, qui lui m'a fait la gentillesse de regarder mon tableau. Il m'a dit que l'homme barbu devait être Dieu et le renard le diable qui s'est déguisé en renard, mais que sa fourche le trahit. Il a aussi découvert que l'homme à tête de chien triste était un clochard, gentil mais trop seul.

J'étais content, parce que ce curé avait su deviner Dieu, le diable et le clochard sur ma toile, mais je fus déçu qu'il ne comprit pas le reste du tableau. Et ce qui suivit devait encore plus m'accabler de chagrin.

C'est une sorte d'intellectuel que j'ai interrogé, car il avait un langage hautain et soutenu ; il me dit que mon oeuvre est une toile surréaliste assez réussie : un rassemblement de personnages de contes ou de fables genre La Fontaine cohabitant dans un monde imaginaire. « C'est un tableau qui plairait aux enfants ! », me dit-il en substance. Je me sentais très triste de voir ces gens qui ne comprenaient pas ma toile pourtant si terre à terre. Mais le clou du spectable fut le commentaire de cet homme-tout-ce-qu'il-y-a-de-plus-banal.

Un homme-tout-ce-qu'il-y-a-de-plus-banal me tint en effet un discours époustouflant. Il a affirmé que mon tableau était l'histoire ordinaire d'un premier rendez-vous, peut-être manqué, entre un homme et une femme ; l'homme (mais pourquoi a-t-il une tête de fourmi ?) regarde nerveusement sa montre car il est en retard à son rencard avec la femme que l'on peut voir sur la toile. Cette femme est en train de pleurer parce qu'elle croit que son amant ne va pas venir. Ensuite, le type assis sur le trottoir (mais pourquoi a-t-il une tête de chien ?) est malheureux de voir la femme pleurer tout en se demandant s'il ne pourrait pas profiter de la situation ; je ferais pareil si j'étais à sa place ! « C'est aussi simple que cela, me dit l'homme-tout-ce-qu'il-y-a-de-plus-banal ; par contre, vous auriez dû éviter de faire apparaître Dieu et le diable, qui donnent un côté métaphysique inutile et qui gâche un peu l'affaire. »

Constatant l'incompréhension des hommes face à mon tableau, j'étais désespéré. Comment une toile si réaliste ne pouvait-elle pas être appréhendée par les gens ? Pourquoi ? Ne verrais-je pas les choses comme elles sont ?

J'en étais là de mes questionnements métaphysiques lorsqu'une petite fille, peut-être de huit ans, s'arrêta devant ma toile et la fixa longuement. A tout hasard, je lui demandai comment elle voyait mon tableau et elle me répondit : « c'est

très joli, l'homme on dirait mon papa (il est toujours pressé et stressé !) ; la femme on dirait ma maman (elle pleure souvent, elle dit que c'est parce qu'elle est fatiguée) ; le chien, c'est un pauvre clochard comme toi qui n'a pas de travail et qui est triste, l'homme barbu c'est le bon Dieu qui se demande pourquoi mon papa est pressé, ma maman pleure et il y a des clochards, et le renard c'est le chef du monde qui est toujours rusé et diabolique. Je trouve ton tableau très réaliste et très terre à terre. » Puis la fillette partit et je restai là, ébahi qu'une enfant considérât ma toile avec autant de lucidité.

Il y a deux morales à cette anecdote : la première, évidemment, c'est que l'on vérifie une fois encore le vieil adage « La vérité sort de la bouche des enfants », et la deuxième c'est que si vous, lecteur, avez trouvé le sens de mon tableau avant que la petite fille vous donne la solution, eh bien il vous reste un peu l'espoir que vous me compreniez, et c'est très bien ainsi.

LA SENTENCE

J'essaye de rêver...
Une jolie brésilienne sur la plage
Là je crois ne plus pouvoir rester sage
Et c'est par ce petit coin de Paradis
Que j'espère oublier l'enfer de ma vie
C'est quand je lui demandai pourquoi pas
Et qu'elle me répondit pourquoi pas quoi
Que j'ai eu cette réflexion mon petit gars
A coup sûr ce sera pas pour cette fois
Je t'aurais souhaitée ma marseillaise à moi
Mon hymne à la beauté, l'amour et la joie
Comment pourrais-je ton coeur illuminer
Moi le mendiant, l'exclu, le dégénéré ?
J'ai beau rêver la réalité toujours
a le dernier mot. J'ai beau rêver d'amour
Je suis condamné à vivre d'illusions
J'ai pourtant moi aussi des fascinations
Les hallucinations ne suffisent pas !
Mon Dieu, pourquoi, enfin, n'ai-je pas le droit
De manger, d'aimer, d'espérer, pourquoi moi,
Adam, je ne puis connaître que l'émoi du rêve ?
Mon esprit à chaque instant songe
Mais aujourd'hui je n'en peux plus et je plonge
Dans les abîmes profonds du désespoir
Qui me rattrape, malgré moi, tous les soirs.

REVE DE POUVOIR

Je suis le ministre de la défonse
Le représentant des éthyliques
Ceux qui sont Ricard pas Pacific
Tous ceux qui dans la vie ont no réponse.

Je suis le ministre de la défonse
Oui j'ai bel et bien été élu
A la majorité absolue
Et puis sans qu'aucun sourcil ne se fronce.

Je suis le ministre de la défonse
Allez donc savoir pourquoi mais bon
Sur moi on a porté l'attention
Alors je ne réfléchis pas je fonce.

Je suis le ministre de la défonce
Dans mon ministère j'ai nommé
Ceux qui des bars chics sont les piliers
Dans mon ministère c'est la défonce.

LA PETITE FILLE

La petite fille m'a dit :
« O mon Dieu que tu es vilain !
- Non : j'ai simplement du chagrin,
Les cheveux sales et trop raidis
Par la fureur de mes tourments. »

La petite fille m'a dit :
« Pourquoi es-tu toujours assis ?
- C'est moins fatigant d'être assis
Que d'être debout dans la vie ;
C'est bien mieux pour passer le temps. »

La petite fille m'a dit :
« C'est quoi au juste, ton métier ?
- C'est un métier particulier :
Je tends la main et je mendie
D'un geste net mais indolent. »

La petite fille m'a dit :
« Et tu gagnes beaucoup d'argent ?
- Quelquefois oui cela dépend.
Mais je te le dis ma chérie :
Ce n'est pas bien d'être un mendiant. »

La petite fille m'a dit :
« Finalement tu es gentil. »
Puis elle est vite repartie
Et moi je suis resté assis :
C'est bien mieux pour passer le temps.

VISIONS

Je vois des hommes pressés, des femmes pressées, qui ont l'air de pauvres fous à essayer d'aller plus vite que le temps.

Mon Dieu pourquoi, dorénavant, n'iraient-ils pas, nonchalemment, s'assoir un peu oublier leurs tourments, tout au fond du jardin, allongés sur un banc ?

Mais, c'est probablement eux qui ont raison : ils mangent bien, dorment au chaud dans leur maison.

Pourtant, dans leur système, sont-ils heureux au fond ?

Je vois des femmes, des hommes, qui veulent arriver ; ce sont des ambitieux qui n'ont aucun scrupule ; ces gens ne pensent pas ils calculent. Ne se rendront-ils pas compte, parvenus au crépuscule de leur vie, que leur comportement était à mille lieues de la nature humaine ? Mon Dieu, pourquoi si peu de sentiments ?

Mais, c'est probablement eux qui ont raison : ils mangent bien, dorment au chaud dans leur maison.

Pourtant dans leur système, sont-ils heureux au fond ?

Je vois, dans ma simpliste contemplation, le bonheur du petit garçon qui joue avec la petite fille à faire des ronds dans l'eau verte de l'étang, le plaisir du chien, innocent et stupide, qui s'amuse à faire s'envoler les pigeons autour de mon banc, la joie de la grand-mère qui promène ses petits enfants.

Je vois le bonheur, et ces hommes et ces femmes ne voient rien.

LA PASSANTE VENUSIENNE

Une dame, alors que dans la rue je marchais, m'a dépassé rapidement, s'est arrêtée pour m'attendre afin de me donner une pièce lorsque je l'eus rejointe. J'eus bien du mal, par la suite, à exorciser l'obsession amoureuse qu'elle avait créée dans mon esprit.

Cette fille qui m'a tant plu
A cet instant ne m'attend plus
Comme elle l'a fait ce matin
Juste pour me tendre la main.
O mon coeur rassure-toi donc :
Avec la cristallisation
Dont nous parle si bien Stendhal,
Vénus t'est devenue fatale
Mais elle n'est qu'une chimère
Qui te restera bien amère
Si tu ne la noies pas à tant
Dans les vapeurs d'alcool. Pourtant,
La fille a, par sa blanche peau,
Ressussité ma libido
Qui n'avait plus depuis longtemps
Le feu de trouver excitant
Ce qui l'excitait dans le temps.
Le temps où j'étais séduisant.

FIDELITE

Ce matin là j'ai vu passer
Dans l'aube froide et embrumée
Un jeune couple amouraché
Tout plein de vie et de gaîté.

Le jeune homme a l'air enchanté
Béatement, de posséder
Cette Vénus tant désirée
Qu'il tient maintenant bien serrée.

Leur conversation, à jamais,
Semble pure, facile et vraie ;
Pour eux, seul l'avenir comptait
Autant que le présent parfait.

Un autre jour j'ai vu le vide.
Un couple amer, faux et morbide,
Qui exhalait un goût d'acide.
On sent que le malheur les bride.

Le jeune homme a dans l'oeil le vice
Son coeur est impur faux pas lisse
Il n'aime pas il faut qu'il jouisse
Bien que, las, son âme pourrisse.

La jeune femme est bien victime
Par ce Don Juan son corps s'abîme
Pour lui le mot idoine est frime
Et pour tous deux bientôt, l'abîme !

En un dernier mot, pour conclure,
Simplement une raison pure
A ce poème : démontrer
Qu'en amour un mot est sacré.

L'ERREUR DU PLAISIR

Faire l'amour c'est comme
Manger du chocolat
Tout le monde aime ça
Mais bien que dise l'homme
Le plaisir avant tout !
Cela ne rend pas heureux
Et n'étant pas peureux
Je dis un point c'est tout.
Pensez au sentiment
Et vous serez meilleurs
Car dans notre malheur
C'est vers lui que l'on tend.
Plaisir n'est pas bonheur
(Bonheur c'est ce qu'on cherche !)
Là je vous tends la perche
Tâchez d'y faire honneur
La société des plaisirs n'est pas celle du bonheur.

LA CONDITION SINE QUA NONE

Toi. Aime. Sors de ta nuit. Aime.
Ce n'est pas moi mais c'est Verlaine,
O Grand poète, qui l'écrit ;
Et c'est le Christ qui le lui dit !

Le Seigneur parle pour lui-même,
Mais moi j'écris : ce vers suprême
Pour tous les êtres a été dit ;
Je lui donne un sens inédit.

Sors de ta nuit. Mais aime donc !
L'amour est comme un gâteau dont
Le sentiment est la cerise
Et le nouveau-né la surprise.

Pense à cette humble parole :
Tu seras heureux dans ton rôle !
Pour le bonheur l'amour est donc
La condition sine qua none.

LA COMPLAINTE

Quand je prends ma guitare, je deviens une tare pour les passants épouvantés. C'est vrai, je l'avoue : je chante mal. Maintenant, les gens me connaissent, alors quand je prends ma guitare, avant même d'entamer la chanson, c'est instantané :

Les mamies changent de trottoir, les filles sautent au cou de leur fiancé en criant : « Mon amour, protège-moi ! », les oiseaux prennent leur envol en piaillant désespérément, et les enfants s'accrochent, angoissés, à la jupe de leur mère qui presse le pas.

Pourtant, rien ne m'arrête ! Les accords s'enchaînent sur ma guitare désaccordée, et ma voix, encore plus désaccordée que ma guitare désertifie la rue.

Quelquefois, il arrive qu'une personne ose passer devant moi, comme par exemple cette mémé dont j'ai fait la connaissance un matin. Entre deux braillements je lui demandai : « Vous n'auriez pas une petite pièce, s'il vous plaît madame ? Parce que comme ça je pourrai acheter une autre guitare, et je vous chanterai une belle sérénade. » Elle me répondit gentiment : « C'est de la limonade, votre sérénade, ça ne rime même pas.

- Vous savez madame, moi je ne rime pas ; je suis un clochard, vous comprenez ?

- Eh oui, mais que voulez-vous que j'y fasse, moi, je ne peux que vous plaindre !

- C'est bien joli, mais c'est pas avec ça que je vais bouffer moi. Alors,euh, vous n'auriez pas plutôt une petite pièce, s'il vous plaît ? »

Et je repris ma chanson.

Les commerçants, cloîtrés dans leur boutique, commencent à être en colère. Le cafetier de sortir de son café, il me demande d'arrêter de chanter. Je lui dis : « Si vous m'offrez un croissant, j'arrête de chanter.

- C'est du chantage ! Me crie-t-il. Tu veux me faire chanter hein, c'est ça ?

- Ah, lui répondis-je, si vous voulez je vous prête ma guitare.

- Ne joue pas au plus malin, je vais appeler la police !

- La police n'est pas aussi courageuse que toi, si je me mets à chanter jamais elle n'osera m'approcher... »

Ainsi allait la réalité de la vie.

Souvent, pourtant, je rêve que tout va pour le mieux. Je chante bien, ma guitare est accordée parfaitement et les passants sont joyeux de m'entendre. Ils s'arrêtent tous devant moi : les mamies me donnent de l'argent, les filles embrassent tendrement leur fiancé, les oiseaux se posent autour de moi et m'accompagnent de leur mélodieux sifflement, les enfants tiennent la main de leur mère qui leur dit : écoute le gentil monsieur comme il chante bien ; le cafetier m'offre un croissant avec un café-crème. Tout le monde serait heureux.

UN HOMME DE DIEU

I

Je suis entré dans le métro
Pour y sécher mon vieux manteau
Que chante bien Victor Hugo,
Ce Dieu ami de mes vieux os.

Si je suis un homme de Dieu
Comme le veut la tradition,
Dans ma pieuse méditation
Je m'évertuais à un peu mieux

Connaître l'Esprit du bon Dieu.
Je pris ma bible et puis je lus :
Ces versets beaux (du jamais vu !)
Allumèrent mes pauvres yeux.

Mais dans les vapeurs du métro
Je me sens loin du Paradis,
L'Enfer semble si proche ici !
Je voudrais bien changer de peau.

Pourtant je voudrais bien y croire,
Pour effacer mon désespoir.
Et pour ne pas le décevoir,
Même si Dieu me laisse choir.

Le Paradis m'attend peut-être,
Mais c'est l'Enfer en attendant.

II

« Si l'ignorance a créé Dieu,
La connaissance le tuera !
Et, n'en déplaise à mes aïeux,
Heureux qui le dernier rira.

La bible guide du bonheur
(Poème le plus exhaustif,
Dit le poète avec ferveur),
Mais moi je dis c'est maladif ! »

Quand ce garçon très voltairien
Après un signe de la main
S'en est allé par les chemins,
Je me suis dit : méfis-toi bien

De ce que t'a dit ce gamin
Qui veut te détourner sans doute
De ton si vertueux destin,
De ta si formidable route,

Celle du bonheur.

EVIDENCES

Un jour que je fus parvenu à atteindre le monde idéal, je décidai d'aborder directement le chef de ce monde afin de lui communiquer mon incompréhension à propos des hommes et de leur incapacité à être vraiment heureux dans le monde réel. Je souhaitais connaître son avis.

Le chef en question est invisible, n'a pas de forme humaine, mais on peut lui parler en s'isolant, dans une forêt par exemple.

Ce jour là, le chef me dit :

« Cela est évident, voyons ; dans le monde réel, les hommes se sont trop éloignés de leur nature :

- Il ne sont pas faits pour être stressés, puisqu'ils en dépriment.
- Il ne sont pas faits pour être angoissés, puisque ça les stressent.
- Il ne sont pas faits pour accomplir une tâche artificielle, puisque ça ne les épanouit pas.
- Il ne sont pas faits pour être ambitieux, puisque cela les obligent à entrer en compétition avec d'autres hommes.

Etc., etc.

Tout cela me semble évident !

- Oui, lui répondis-je, cela est vrai, mais comment se fait-il, alors, que les hommes ne changent pas leur façon de vivre ?

- A cause d'une terrible fatalité : c'est que, pour vivre, l'homme s'est créé un système à sa démesure et il se trouve que de plus en plus, il le subit.

- Mais que doit-on faire pour mieux vivre dans le monde réel ?

- Accepter le système, puisque cela est obligatoire, mais essayer de changer son esprit, en recherchant plus le bonheur avec des valeurs simples et universelles.

- En fait, notre monde est foutu, mais on peut encore y être heureux, n'est-ce pas ?

- Oui, et garder l'espoir d'un monde meilleur. »

TRAVERSEE POUR L'IDEAL

Je bordai les voiles pour une traversée
Qui devait s'avérer dure mais nécessaire,
Car il me fallait retrouver l'abécédaire
De la nature simple de l'Humanité.

Déjà, les amarres me firent bien souffrir,
S'accrochant avec force à la sécurité
Du monde ; enfin, elles se laissèrent larguer !
Je sentis alors une angoisse m'envahir,

Qui à la couleur dorée de la liberté
Substituait quelquefois en moi l'adrénaline
De l'inconnu. Mais je sentais que la débine
De mon esprit artificiel (et donc raté)

S'enfuyait au fur et à mesure des flôts ;
Que la pureté de l'exclusion, sur ma peau,
Délavait les couleurs du monde, avec ses eaux
Parfum de mer. Déjà, j'étais bien moins palôt !

La traversée fut houleuse, donc difficile,
Car pour faire abstraction de tous mes souvenirs,
Il fallut une tempête pour convertir
Mon esprit trop fermé, le rendre plus docile.

Souvenir des hommes vivant dans leur système
Qui a fait des âmes perverties des idôles,
Des stars adulées (mais pourries !). Moi ça m'affole !
Adieu argent ! Adieu angoisses ! Adieu problèmes !

Ô Mon Dieu, faîtes que la tempête soit forte,
Effacez-moi ces souvenirs de pourriture,
Purifiez-moi ! Libérez-moi donc des clôtures,
Artificielles, du monde ! Ouvrez-moi les portes

De l'authenticité pure de ma nature !
Je me calme, car je sens bien que j'y arrive...
Plus d'artifices. Non plus le gris de la grive,
Mais l'envol de l'épimaque couleur d'Azur.

Paysages purement divins, naturels,
Paradis que l'on aurait pu croire perdus,
J'y suis ! Monde idéal, entouré d'absolu.
Laminé, l'obstacle ardu de la passerelle !

Alors, j'ai même pu trouver l'abécédaire :
A : Amour, Amitiés. B : Bonheur. C : Chaleur,
D : Dieu ! Douceur... Maintenant, c'est une vraie lueur,
De se sentir homme sur cette belle Terre.

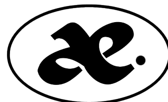
Jérôme Nodenot



Jérôme Nodenot est né le 3 mai 1975 dans le Gers où il passe une enfance consacrée aux livres, aux sports d'endurance et à l'affection de sa famille. En 1994, il s'installe à Toulouse pour ses études : années essentielles durant lesquelles il découvrira ses auteurs fétiches, se formera à la littérature et voyagera, notamment en Espagne et aux États-Unis. Il obtiendra en 1999 une licence en lettres modernes. Viendront ensuite les années d'expérience directe de la vie : il sera employé dans une compagnie d'assurances, agent d'entretien, postier, livreur de pizzas. Depuis 2004, il est pizzaïolo dans une petite ville près de Toulouse. Il est marié avec Alice ; leur fille Cassandra est née en 2004. Jérôme est lauréat du prix 2005 au festival du Livre dans tous ses états pour son premier roman L'Alphabet d'un Paradoxe , et membre du comité de lecture d'Alexandrie Online.

LA VIE EXTRAORDINAIRE
D'ADAM BORVIS

Il est écrit, dans l'un des contes de J-L Borges, que la vie d'un homme peut se résumer à quelques scènes. Adam Borvis est un fugueur invétéré : quatre fuites qui constituent chacune une partie de ce petit livre. Dans la première, il a six ans, échappe à la vigilance de ses parents, se perd dans une montagne et fait une rencontre qui s'avèrera déterminante. Dans la seconde, tout juste majeur, il s'enfuit dans un pays où il découvrira sa propre « vérité » et deviendra écrivain. La troisième se déroule au Canada, où il s'est exilé et fera sa plus grande trouvaille : le fondement ontologique de l'homme ; ultime fugue physique qui permettra l'écriture, enfin, de la quatrième partie (un exil imaginaire cette fois) : la figure du clochard comme expérience essentielle. « Ce texte, nous dit l'auteur, m'évoque toujours l'un de mes films préférés : *Itinéraire d'un enfant gâté* ; il y a du Sam Lion chez mon personnage, dans cette exigence de se pousser aussi loin que possible. »



Alexandrie Online

Date de publication : 21/07/2007